

Fuyant les massacres qui se poursuivent

Deux cent cinquante mille Rwandais ont trouvé refuge en Tanzanie

Chassés par les massacres perpétrés par l'armée gouvernementale (en majorité hutue) et les rebelles du Front patriotique rwandais (FPR, en majorité tutsis), 250 000 civils ont franchi la frontière tanzanienne dans ce que le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) a décrit comme « le plus grand afflux de réfugiés » de son histoire.

RUSUMO

(frontière rwando-tanzanienne)

de notre envoyé spécial

Au pied des chutes de Rusumo, ballottés par des eaux encore tumultueuses, une trentaine de cadavres ont été dressés sur les berges de l'Akagera par les remous. L'odeur des corps en décomposition monte jusqu'au pont métallique en surplomb, unique voie de passage asphaltée entre la Tanzanie et le Rwanda. En face de quelques soldats tanzaniens débouillonnés, une vingtaine de combattants du FPR, très calmes eux aussi, contrôlent, depuis le 29 avril, le côté rwandais.

Les bâtiments de la douane ne portent que quelques impacts de balles : la prise du poste-frontière ne semble pas avoir été meurtrière. « Tous les jours on voit les cadavres passer ; ce sont des gens massacrés plus au sud par les militaires », explique un jeune combattant, né à Kigali et engagé dans la guérilla depuis janvier 1991. Il parle français, contrairement à ses

supérieurs, souvent issus de la deuxième génération des réfugiés rwandais tutsis chassés par les massacres de 1959 et qui ont grandi en Ouganda.

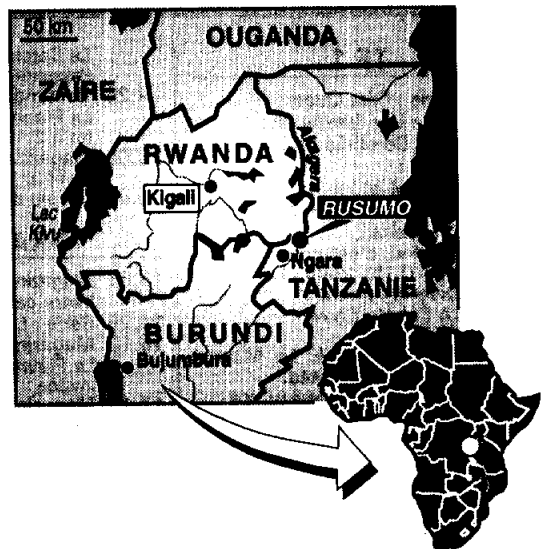
Selon l'officier qui accepte de parler, « de manière informelle », il lui était toujours interdit, lundi 2 mai, de laisser entrer au Rwanda les journalistes ou même les organisations humanitaires « sans instruction du quartier général ». En revanche, il laisse passer les réfugiés qui veulent rentrer au pays : « Ils étaient près de 200 hier. »

« Et les civils qui veulent traverser vers la Tanzanie ? » Un peu embarrassé, il se contente de répéter que « la frontière n'est pas fermée ». Mais les 250 000 personnes, en majorité hutues, qui sont passées en Tanzanie la semaine dernière laissent penser que le FPR n'a pas été le bienvenu dans la région. Le 29 avril à 18 heures a débuté « le plus grand afflux de réfugiés de l'histoire du HCR » : en vingt-quatre heures, les 250 000 Rwandais, repoussés par l'offensive du FPR dans le Sud-Est et qui s'étaient massés sur la frontière, se sont rués sur le pont de Rusumo pour passer en Tanzanie avant que les maquisards tutsis n'atteignent la position.

Une fuite organisée

Devant les douanes tanzaniennes, des centaines de machettes et de bêches sont empilées. Parfois, une lance, une masure ou un godillot de militaire. Les autorités tanzaniennes ont non seulement désarmé les réfugiés, mais confisqué tout ce qui pouvait servir à tuer en cas d'échauffourée dans les camps.

Le flot des réfugiés s'est tari mais, sur la route, quelques dizaines de familles marchent encore vers le camp de Banako, à 15 kilomètres de la frontière. Elles arrivent du Rwanda et, craignant les soldats du FPR, ont préféré traverser l'Akagera, en canoë, en amont de Rusumo. Dans le camp de Baneko, une dizaine d'ONG sont déjà à pied d'œuvre. Les réfugiés, parmi lesquels le HCR n'a pas recensé « plus de quatre ou cinq blessés », ne sont pas en mauvais état : ils ont eu le temps de préparer leur fuite, d'emporter quelques vivres en entendant les combats se rapprocher. Certains sont arrivés en voiture, d'autres en poussant leurs vaches.



Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a organisé une première distribution lundi : 240 tonnes de haricots (1 kilo par personne pour trois jours). « C'est tout ce que l'on peut faire pour le moment », dit le docteur Etienne Krug, coordinateur-santé pour le HCR, mais l'urgence est avant tout la distribution d'eau et la construction de dispensaires ». Dans les prochains jours, jusqu'à ce que le réseau soit organisé, Baneko sera approvisionné par des stocks destinés aux réfugiés burundais de la crise d'octobre 1993, mais dont les trois quarts sont depuis rentrés chez eux.

Vu du ciel, le camp s'étale dans la brousse verdoyante des collines, piquetées de taches bleues. Beaucoup de familles ont déjà tendu sur des branchages cette précieuse toile de plastique bleu qui les accompagne dans leur exode. Il s'agit de gens chassés par les combats, depuis le début de la guerre civile en octobre 1990.

Il y a deux semaines, les 120 000 déplacés du district de Murambi ont fui à nouveau le FPR, passant du statut de déplacés à celui de réfugiés. D'après un pilote qui a survolé la région frontalière, les « villages rwandais sont totalement désertés ; il n'y a plus une chèvre, plus une poule ! » Dimanche, une cinquantaine de réfugiés de Baneko ont tout de même décidé d'aller voir de l'autre côté. Mais la grande majorité a trop peur de se « faire massacrer par le FPR », selon le HCR.

« On a perdu confiance dans notre armée »

« Ils tuent les civils, c'est terrible », assure Grégoire Karymira, un entrepreneur de Murambi qui reconnaît toutefois n'avoir jamais été témoin direct d'une de ces « tueries ». Autour du camp, la vie s'organise déjà et un marché bien

achalandé a surgi sur le bord de la route. Depuis la reprise de la guerre civile, le 7 avril, l'approvisionnement du Rwanda, qui arrive (via la Tanzanie) des ports de Dar es-Salaam et Mombasa, s'est interrompu.

Après la vague de réfugiés tutsis fuyant les massacres déclenchés par la mort du président Habyarimana, le 6 avril dernier, ce sont les Hutus qui fuient aujourd'hui l'avancée des maquisards tutsis du FPR. A quelques centaines de mètres de la frontière, 3 000 Tutsis rwandais ont trouvé refuge, il y a un mois, dans un camp de la Croix-Rouge tanzanienne. Certains disent avoir déjà pris contact avec des officiers du FPR, qui leur ont conseillé d'attendre un peu avant de rentrer.

Au nord du chef-lieu tanzanien de Ngara, les 16 000 réfugiés tutsis du camp de Nyakasimbi ont été rejoint, le 1^{er} mai, par 20 000 compatriotes hutus, qui ont vraisemblablement cherché un autre point de passage que le pont de Rusumo, tenu par le FPR. La voie est libre, plus au nord, à travers les marécages du parc national de l'Akagera. Cachés dans les fourrés durant le jour, les fuyards ne se déplacent que la nuit, sur un sol tellement spongieux qu'il ne faut jamais s'arrêter sous peine d'enfoncer.

A Baneko, les quelques Tutsis seront séparés du gros des réfugiés dans quelques jours, pour éviter des risques inutiles. Car la colère gronde chez les Hutus : « Si on est là, c'est parce qu'on a perdu confiance dans notre armée », explique-t-on. Mais, si le FPR arrive à Kigali, « le problème ne sera pas résolu pour autant », car « on fera comme les Tutsis, on prendra le maquis ».

JEAN HÉLÈNE